

Refuge 3/9

Anna Starobinets

Refuge 3/9



Traduit du russe par
Raphaëlle Pache

Agullo

© Anna Starobinets, 2011
ouvrage initialement paru sous le titre
Ubezhishe 3/9

Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

© Agullo Éditions, 2016, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
de l'Institut de la Traduction en Russie



AD VERBUM

*Petit vivant vivace
Assis sur chaise vivante,
Qui triture de la viande vivante.*

Devinette populaire russe

*Le grand Empire sera tost translaté
En lieu petit, qui bien tost viendra croistre,
Lieu bien infime d'exigüe comté,
Où au milieu viendra poser son sceptre.*

Prophétie de Nostradamus

PARTIE 1

I

LE PETIT

Le meilleur moment, dans le tapis volant, c'était quand il se retournait et restait quelques secondes à l'envers. Les gens pendaient, la tête en bas, mais chose étrange, peu d'entre eux hurlaient. La plupart se tenaient cois, cramponnés à leur ceinture. Et peu à peu, leur visage s'empourprait tandis que, suspendus, ils attendaient, crispés, les yeux grands ouverts ou au contraire bien fermés. En bas, parfaitement distinct sur la terre ferme, un rectangle d'asphalte noir recevait la menue monnaie qui tombait de leurs poches en tintant.

C'était le moment que le Garçon affectionnait entre tous. Un moment d'éternité, en quelque sorte.

Puis les gigantesques roues du tapis volant se remettaient en branle, comme à regret, et grinçant et crissant, le colosse aux décorations ridicules ramenait les gens dans une position plus naturelle.

II

LE VOYAGE

J'inclinai légèrement la tête vers le ciel. La lune brillait, suffisamment en tout cas pour que je puisse distinguer les alentours. Un examen attentif du sentier me permit de discerner de petits cailloux blancs, enfin, pas blancs, mais plutôt nacrés, qui luisaient à la lumière de la lune. On n'entendait pas le moindre bruit.

Jusqu'à ce que je finisse par percevoir un léger craquement. Quelqu'un avançait lentement sur le sentier, s'approchait de moi, sans que je puisse voir de qui il s'agissait. Hypnotisée, je regardais fixement les petits cailloux, essayant de me convaincre qu'il n'y avait rien à craindre. Ce quelqu'un n'était ni grand ni agressif – trop silencieux, ses pas manquaient d'assurance. Et les petits cailloux me signalaient de toute façon qu'il était absurde de courir.

À quoi bon, si je ne pouvais pas m'enfuir ?

Les pas finirent par s'arrêter.

Mais un bruissement étrange traversa bientôt l'air nocturne, juste au-dessus de ma tête. Je fermai les yeux, essayant d'oublier les sons et de ne plus rien sentir, surtout pas le vent de plus en plus froid qui glaçait la sueur piégée entre mes omoplates. De petits grêlons me glissaient

désormais dans le dos, laissant sur leur passage une traînée humide et froide...

Puis le bruissement se tut. Enfin, il se déplaça vers l'aval du sentier, où il se transforma en un bouillonnement contenu.

Je rouvris les yeux un peu trop tard. Les cailloux avaient disparu. Des pigeons et des moineaux grouillaient à présent sur le sentier, où ils becquetaient quelque chose – des miettes de pain, apparemment –, en émettant des craquètements qu'on aurait dits sortis de leurs entrailles. De temps à autre, ils s'affrontaient sans grande conviction.

Ces oiseaux ne me prêtaient pas la moindre attention et, pour tout dire, se comportaient de façon assez normale, comme se conduisent en général les moineaux et les pigeons quand une vieille dame compatissante leur jette du pain. À ceci près qu'il n'y avait pas trace de vieille femme dans les environs et qu'on était en pleine nuit. Or la nuit, les moineaux dorment et les pigeons aussi.

Sans cesser de les observer, je tentais de déterminer qui d'autre qu'une vieille dame avait pu leur jeter autant de pain et si, ma personne mise à part, les lieux étaient déserts. D'ailleurs, moi non plus – une pensée incroyable était en train de germer dans mon cerveau –, je n'étais sans doute pas...

Mon cauchemar nocturne le plus insensé et le plus sinistre s'interrompit encore une fois au moment précis où j'allais enfin comprendre quelque chose d'aussi important que décisif.

Je me réveillai dans une chambre d'hôtel exiguë, dans un pays étranger et exigu lui aussi. Un réveil brutal et désagréable, comme si le sommeil s'était fait une joie maligne de me recracher brusquement contre le matelas. Je restai quelques minutes allongée, immobile et les yeux fermés,

avec l'espoir saugrenu que si rien ne trahissait mon réveil, j'arriverais peut-être à tromper l'inamicale réalité d'avant l'aube et retournerais là-bas, sur le sentier.

Au bout d'une vingtaine de minutes, je dus me rendre à l'évidence : je ne me rendormirais plus. Je repoussai le drap humide qui me collait aux épaules et au dos. Cette literie synthétique fonctionnait comme une serre où l'on grelottait et transpirait à la fois. J'ouvris les yeux. Un coup d'œil à mon téléphone portable m'indiqua qu'il était 5 h 30. Ça n'avait pas de sens ! Mais la pensée qu'il était déjà 7 h 30 à Moscou me calma, sans que je sache trop pourquoi.

Une fois debout, j'attrapai la télécommande pour allumer la petite télé fixée par des lanières à un appareil-cylindrique compliqué qui pendait du plafond. Sur l'écran, par-delà un épais voile de parasites, se dessinaient vaguement des visages féminins et masculins. *Jamais... Personne... Rien...*^{1*} Quelqu'un expliquait quelque chose en français, criant de temps en temps. Je n'en comprenais pas un traître mot, mais cette chambre, aussi grande qu'une cabine de WC, déjà étouffante avec ses rideaux tirés, était encore plus oppressante dans le silence. Ce n'était qu'une illusion, pourtant l'espace me semblait moins étriqué quand quelques voix le peuplaient. Bon, d'accord, ça va... J'étais tout simplement incapable de supporter le silence, en fait. Et pas seulement ici, en Russie aussi.

J'enfilai rapidement un t-shirt et un jean, puis débarrassai le lit de ses draps, dont je fis une grosse boule blanc et rose que je jetai sur un fauteuil. Après quoi je me saisis des pieds du lit pour le rabattre contre le mur.

En décollant cette chambre à mon arrivée, je m'étais dit que c'était sans doute le genre d'endroit où les putes

^{1*} Les mots français en italiques et suivis d'un astérisque figurent en langue originale dans le texte russe. (N.d.T.)

françaises faisaient monter leurs clients, mais quand le groom m'eut enseigné le truc du lit, je compris qu'une pute n'accepterait jamais une piaule pareille.

Elle était ainsi conçue que, pour s'y déplacer et surtout pour en ouvrir les portes – d'entrée et de la salle de bains –, il fallait obligatoirement que le lit soit relevé contre le mur. En position plus traditionnelle, à savoir au centre de la pièce et sur ses quatre pieds, il interdisait toute entrée et sortie.

J'avais pourtant demandé à Olia Markelova, la jeune assistante moscovite qui avait organisé ce déplacement, de me réserver une chambre « normale » – oui, « normale » –, mais sans songer à lui préciser qu'elle ne devait surtout pas choisir une chambre dans un hôtel deux étoiles portant le nom d'*Idéal*.

— *Breakfast?* demandai-je sans trop y croire à l'Arabe ébouriffé qui piquait du nez à la réception.

— *Oui, breakfast now*, me répondit-il aimablement.

Son sourire me dévoila de solides dents blanches, mais après m'avoir adressé un clin d'œil, l'homme referma les yeux.

— *Pardon, madame*, marmonna-t-il, visiblement de nouveau endormi.

Je lui déposai sous le nez mon gros porte-clefs piri-forme en bois, portant le numéro 11. Avec fracas, histoire de manifester mon mécontentement. Puis je poussai la lourde porte de verre qui donnait sur la rue, actionnant du même coup le timbre mélancolique de la clochette suspendue au-dessus.

Je n'avais jamais eu pour habitude de faire des promenades à 6 heures du matin, mais rester enfermée dans une chambre d'hôtel trop petite pour contenir ne

serait-ce qu'un lit ne me tentait guère. Appelez ça de la claustrophobie, si vous voulez.

D'un pas rapide, je quittai le quartier en suivant l'avenue Émile-Zola et tournai au hasard à droite, puis encore à droite. Déambulant à travers les minuscules cours parisiennes, toutes identiques, j'essayai de me rappeler si j'avais déjà effectué un déplacement professionnel aussi pénible que ce Salon international du livre pour la jeunesse à Paris.

Bien sûr, il y avait eu... Par exemple, quelques années plus tôt, je m'étais rendue à Kostroma, afin de photographier un instituteur reconnu coupable de détournement de mineurs, en vertu de l'article 135 du Code pénal. Les aspérités déprimantes des murs verts de la prison, le grand échalas maigre au visage frappé d'étonnement, la juge irritée avec ses cheveux roux et sa vilaine peau, l'avocat grisonnant à moitié endormi (« Je vous prie de prendre en compte le fait que l'accusé a remporté le concours régional du "Meilleur instituteur de l'année" »)... L'hôtel était envahi de cafards, les « commodités » sur le palier, non chauffées et couvertes d'une croûte de glace. Ce séjour-là avait été glauque, absurde, répugnant. Comment pouvais-je seulement le comparer avec celui-ci ? J'étais à Paris... Il y avait des livres pour enfants aux images colorées, du café, des sandwiches, des conférences de presse et des tables rondes... Pourtant mon état d'esprit était mille fois pire.

Mille fois.

* * *

Errant sans but dans les rues, je m'efforçai de penser aux -15°C qui m'attendaient à Moscou. J'essayai de ressentir l'effet de ce froid polaire. J'étais arrivée de Moscou en bottes fourrées et mes pauvres pieds marinaient depuis deux jours dans une peau de mouton tout à fait inadaptée

à l'endroit. Il faisait très chaud à Paris. On était seulement au mois de mars, et déjà en été.

Ma promenade ne me procura aucun plaisir.

Elle ne me plaisait pas du tout, cette ville bruyante, avec ses alignements d'immeubles qui déclinaient toutes les nuances possibles et imaginables de beige. On aurait dit des rangées de gâteaux géants et poussiéreux surplombant le passant pour lui offrir le spectacle de décorations baroques et alambiquées qu'un pâtissier aurait réalisées avec de la crème avariée.

Et les badauds nonchalants au teint olivâtre qui plantaient férocement leurs crocs dans la chair tendre des croissants ne m'étaient pas plus sympathiques. Ils lorgnaient les passants de leur petit air aussi effronté que moqueur, tout en ingurgitant un breuvage noir totalement dénué de saveur, qui leur brûlait la langue et interrompait momentanément le flux de leur verbiage grasseyant.

Dès les premières lueurs de l'aube, ils s'agglutinaient autour de petites tables grises que les cafetiers disposaient dans la rue, préférant apparemment les espaces les plus sales et les plus étroits du trottoir, tellement proches de la chaussée qu'il suffisait de tendre la main pour toucher les voitures qui passaient.

Café, croissant, poussière et gaz d'échappement, tel était leur sempiternel et néanmoins frugal petit déjeuner. Un *eight o'clock* des plus absurdes.

Je n'avais aucune envie de prendre des photos.

Vers 11 heures, je descendis dans le métro. La rame était bondée, mais je trouvai quand même une place assise. Je n'avais plus la force de rester debout, de toute

façon. Le manque de sommeil me donnait le tournis, et l'arrière-goût à la fois aigre et amer du café, envie de vomir. Il y avait en face de moi un couple d'amoureux qui se tenaient par la main et discutaient mollement, à cause de la chaleur sans doute. Lui – jeune barbu souriant au poil châtain –, elle – noire d'un âge indéterminé, l'œil terne et canin. De temps en temps, il se penchait vers elle et déposait un baiser sur son front boutonneux.

Ils me soulevaient le cœur, eux aussi.

Ils descendirent à Porte de Versailles, la même station que moi.

Je sortis du monde souterrain en titubant presque et me retrouvai dans la poussière d'une rue ensoleillée, assaillie par les grincements sporadiques d'un chantier. Je ressentis soudain une vive douleur à la gorge.

À l'intérieur du hall d'exposition, ce fut pire encore. Il y régnait la chaleur étouffante des lieux surfréquentés. Ça sentait tantôt la moquette, tantôt le papier journal humide, le tout mêlé à une odeur omniprésente de café chimique. S'époumonant pour couvrir le brouhaha ambiant et gesticulant comme des marionnettes, les visiteurs déambulaient entre les stands, suivis par des enfants qui, selon les modèles, glapissaient, beuglaient, mâchaient ou tétaient.

Je sortis mon appareil et pris deux ou trois clichés des Harry Potter en carton qui décoraient des stands. Puis je photographiai des jumeaux parfaitement identiques, au nez constellé de taches de rousseur et plongés dans la lecture de bandes dessinées. Je revis aussi le couple du métro, dont je pris une photo. Ils agitèrent la main. Après quoi, je me dirigeai lentement vers les stands russes, sans

cesser de me cogner aux Français qui circulaient dans l'autre sens. Chaque fois que j'en heurtai un, il poussait un petit cri aigu, comme ces jouets en caoutchouc qui couinent quand on leur marche dessus. Oups. Oups. Et il levait ensuite vers moi des yeux confiants, avant de pépier d'une petite voix chantante : « *Par-don** », puis il me dévisageait, l'air d'attendre quelque chose en retour. Sans doute que je pépie aussi : « *Par-don** ». Ou ne serait-ce qu'un « Oups », mais je restais muette. J'avais mal à la gorge et sentais ma température grimper de minute en minute.

Anton était nonchalamment appuyé à la paroi en contreplaqué de l'un des stands russes. Il arborait un ventre phénoménal, qui retombait par-dessus la ceinture de son pantalon. Portant à ses lèvres un cappuccino dans un gobelet en plastique, il feuilletait de l'autre main un gros livre illustré. Je me traînai péniblement jusqu'à lui.

— *Bonjour**, m'accueillit-il en souriant. Tu as une mine épouvantable, *mon amour**, ajouta-t-il après m'avoir examinée de ses petits yeux globuleux.

— Il y a quelque chose de précis à photographier, aujourd'hui ? demandai-je.

Ma voix était si enrouée que son timbre me surprit.

On nous avait envoyés ici tous les deux, lui pour effectuer un reportage culturel et moi pour l'illustrer par des photos. Autrement dit, j'étais plus ou moins à son service. Mais il ne me plaisait pas, ce type. Pas du tout.

— J'ai comme l'impression que tu t'es enrhumée, Marie, clama-t-il d'une voix un peu trop aiguë. Il faut le faire, tout de même, dans un pays où la température est aussi clémente et où tu trouves tout ce que tu veux. Permets-moi de t'offrir un bon café bien chaud.

— Non merci, refusai-je sans énergie. Alors, il y a quelque chose de précis à photographier, aujourd’hui ?

— Et pour quoi faire ? croassa Anton, étonné.

— Ben, pour ton article...

La tête se mit soudain à me tourner. Je rangeai mon appareil dans sa sacoche et m’accroupis pour ne pas tomber.

— Mon article ? Quel article ?

— Anton, bredouillai-je, n’ayant même plus la force de m’insurger, je ne me sens pas très bien, comme tu peux le voir, alors n’essaie pas de faire de l’esprit. Dis-moi simplement si tu as besoin que je photographie quelque chose, quelqu’un, une tronche en particulier ou une conférence de presse... pour ton article, c’est-à-dire pour l’article que tu vas écrire sur ce maudit salon du livre.

À la fin de cette tirade beaucoup trop longue, ma voix se brisa.

— Marie, mais voyons, qu’est-ce que tu racontes ? Tu sais bien que je ne vais pas écrire le moindre article.

Je l’examinai des pieds à la tête. Lever les yeux était douloureux. Remuer, très désagréable.

Cependant, Anton semblait parler sérieusement.

— Pourquoi ? chuchotai-je.

— Mais... on a déjà parlé de ça hier. Tu ne t’en souviens pas ?

Je fouillai dans mes souvenirs. En effet... quelque chose me revenait confusément en mémoire.

Nous étions dans une chambre d’hôtel – la mienne ? la sienne ? – et nous buvions. Et effectivement, il disait que... J’étais ivre. Impossible de me rappeler.

— Non.

Anton me jeta un regard un peu inquiet et me tendit

le reste de son cappuccino, sans que je comprenne trop pourquoi.

— Merci, mais je n'en veux pas.

Il jeta son gobelet dans une poubelle et posa les doigts roses et boudinés de sa grosse main sur mon épaule. J'allais vomir. Cette main... Je compris soudain que cette main... Que je savais comment elle était au toucher – rugueuse – et la façon idiote dont elle tremblait. Et...

— Tu ne te souviens vraiment de rien du tout? Je n'avais pas l'impression que tu étais saoule au point de...

— Attends-moi une seconde, je reviens. Attends-moi, s'il te plaît.

Je me relevai et traversai le hall d'exposition aussi vite que mes forces me le permirent. Je gagnai l'escalier, parcourus le premier étage et affrontai l'écœurante odeur florale des toilettes pour me réfugier dans une petite cabine étroite où je rendis enfin mes tripes, et avec elles les croissants et le satané café que j'avais avalés. Quand je fus prise de tiraillements dans l'estomac et que les larmes me montèrent aux yeux, je réussis enfin à m'arrêter.

Puis je retournai voir Anton.

— Rappelle-moi juste pourquoi tu ne veux pas rédiger ton article. Juste ça.

Il me dévisagea de ses petits yeux de souris, mais ne répondit rien.

— Anton? Comment vas-tu expliquer à la rédaction que tu n'as rien écrit pendant ton séjour?

— Tu comprends, Marie... C'est juste que, tout simplement, je n'ai pas l'intention de retourner là-bas.

— Où ça? Au journal?

— Ni au journal, ni à Moscou. En Russie, quoi.

Anton baissa les yeux, grattant une tache bistre qui souillait son pantalon.

— Et je te conseille de m’imiter, Marie. De ne pas rentrer. Les choses sont en train de se gâter, là-bas... Tu le sais bien. Vu la situation, ce n’est pas difficile d’obtenir l’asile politique ici. Et puis d’ailleurs, j’ai un joli projet, avec Internet. Bon... J’y vais.

Il agita sans conviction ses doigts boursoufflés, me fourra son gros livre illustré entre les mains et, tournant les talons, se fraya résolument un chemin vers la sortie, écrasant sans se gêner les pieds des joyeux Français en caoutchouc.

Oups – pardon. Oups – pardon.*

Je m’accroupis de nouveau et ouvris le livre.

À l’orée d’une grande forêt vivaient un pauvre bûcheron, sa femme et leurs deux enfants. Le garçon s’appelait Hänsel et la fille Gretel. La famille ne mangeait guère. Une année que la famine régnait dans le pays et que le pain lui-même vint à manquer, le bûcheron ruminait des idées noires, une nuit, dans son lit et remâchait ses soucis...¹

1 Tous les extraits de « Hänsel et Gretel » des frères Grimm sont tirés de la traduction proposée dans *Contes*, Larousse, coll. « Petits Classiques », Paris, 2010. (N.d.T.)